

Culture



Catharine NEWBURY, *The Cohesion of Oppression. Clientship and Ethnicity in Rwanda 1860-1960*, New York: Columbia University Press, 1988, 322 pages (broché)

Pierre Crépeau

Volume 15, Number 1, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083728ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083728ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (print)

2563-710X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, P. (1995). Review of [Catharine NEWBURY, *The Cohesion of Oppression. Clientship and Ethnicity in Rwanda 1860-1960*, New York: Columbia University Press, 1988, 322 pages (broché)]. *Culture*, 15(1), 90-92.
<https://doi.org/10.7202/1083728ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Catharine NEWBURY, *The Cohesion of Oppression. Clientship and Ethnicity in Rwanda 1860-1960*, New York: Columbia University Press, 1988, 322 pages (broché).

Par Pierre Crépeau

Ce livre est un condensé de la thèse de doctorat de l'auteur présentée à l'Université du Wisconsin-Madison en 1975 (University Microfilms International # 76-02500) et dont la recherche sur le terrain fut effectuée en 1970-1971 avec deux brefs retours en 1972 et 1974. L'ouvrage offre un texte clair dans une présentation soignée, muni de l'appareillage habituel de notes, cartes, tableaux, figures, appendices, photos, glossaire, bibliographie et index.

L'auteur explore un siècle d'histoire du Kinyaga, région frontalière du sud-ouest du Rwanda, des années qui ont précédé l'accession du roi Kigeri Rwabugiri au tambour du Rwanda, aux élections communales de 1960. C'est durant cette période que le Kinyaga est progressivement tombé sous le joug d'un pouvoir central tutsi, qu'il a été assujéti à la colonisation européenne et qu'il s'est libéré de l'un et de l'autre au début des années soixante.

S'appuyant en priorité sur les témoignages oraux des habitants du Kinyaga, l'auteur regarde ce siècle d'histoire par l'autre bout de la lunette, en contre-plongée. Cette manière de considérer l'histoire à partir d'en-bas lui permettrait d'obtenir une image passablement différente des vues classiques des historiens du Rwanda dont elle récuse le modèle fonctionnaliste à son sens trop statique.

La thèse se résume à ceci: les révolutions ne sont pas des explosions de violence spontanée. Elles sont l'aboutissement d'une prise de conscience lente et progressive d'un état de sujétion et d'oppression imposé du dehors et de l'émergence d'une solidarité de classe et d'une volonté de libération. Ainsi en est-il de la révolution de novembre 1959 au Rwanda tel qu'il est démontré par l'exemple du Kinyaga.

Le livre se divise en trois parties. Dans un premier temps, l'auteur décrit l'incorporation progressive du Kinyaga à l'État central du Rwanda et démontre comment l'autorité des chefs de lignage et l'autonomie régionale furent érodées par le pouvoir central tutsi et la colonisation européenne, entraînant une prise de conscience des inégalités de classes et d'ethnies. La seconde partie étudie le

résultat des changements dans les structures administratives, spécifiquement l'intensification du clivage des classes et l'exacerbation des relations entre Tutsi et Hutu. En troisième partie, l'auteur examine le développement de la conscience ethnique et de la solidarité de classe chez les paysans hutu et l'émergence d'un leadership hutu comme le produit d'un processus étatique discriminatoire. L'oppression des uns a entraîné la cohésion des autres.

Quatre structures permettaient au pouvoir central tutsi d'étendre son hégémonie sur les régions non encore soumises: la milice, la clientèle, la corvée et la chefferie. En gros, la milice exerçait le contrôle des ressources vivrières; la clientèle, celui du cheptel et de la terre; la corvée, le contrôle du travail; et la chefferie, le contrôle de l'administration. Il va sans dire que ces structures n'opéraient pas isolément les unes des autres. Au contraire, elles s'articulaient en un subtil réseau de contraintes visant à désagréger les lignages traditionnels au profit de la sujétion à un pouvoir étatique central. L'étude de Madame Newbury a le mérite de nous montrer dans le détail ce processus à l'œuvre dans le Kinyaga, durant les cent ans qui ont immédiatement précédé l'indépendance du Rwanda.

La population du Kinyaga se composait originellement de paysans hutu organisés en petites principautés indépendantes et de quelques Twa vivant de chasse et de cueillette. Au XVIII^e siècle, des immigrants vinrent de l'est s'établir dans la région: des paysans fuyant l'oppression, des réfugiés des guerres d'hégémonie, des paysans et des pasteurs à la recherche de nouvelles terres, enfin des colons tutsi envoyés de la cour du Rwanda et chargés de préparer le terrain pour l'annexion de la région au tambour central. Mine de rien, ces derniers mirent en place les structures d'exploitation de la milice, de la clientèle, de la chefferie et de la corvée.

La milice se composait de deux corps distincts: les guerriers exclusivement tutsi et les pourvoyeurs en majorité hutu, responsables des troupeaux de la milice et soumis à la taxe de l'arc, *amakoro y'umuheto*. La clientèle était un contrat, plus ou moins volontaire, passé entre un client qui offrait ses services, prestations vivrières et travail, à un patron qui assurait sa protection au client. Ce contrat était sanctionné soit par le bail d'une ou plusieurs vaches, *guhakwa y'inka*, clientèle pastorale, soit par le bail d'un lopin de terre, *guhakwa*

y'ubutaka, clientèle terrienne, passage de l'accès à la terre par un droit d'occupation à un droit de division. La caste tutsi s'assurait ainsi le contrôle du cheptel et de la terre. Le contrôle du travail était assuré par la corvée, *ubuletwa*, considéré par les Hutu comme le plus avilissant et détesté symbole de leur servitude. Quant à la chefferie, elle était le mécanisme de liaison qui canalisait vers le pouvoir central les bénéfices tirés de toutes les formes de contrôle. Les chefs de districts étaient en général imposés du dehors et choisissaient eux-mêmes les chefs de colline. Le contrôle sur les vivres, sur le cheptel, sur la terre, sur le travail et sur l'accès aux charges et aux bénéfices de l'État, consolidait le pouvoir dans les mains d'une infime minorité.

L'ère coloniale qui s'ouvrait à la fin du XIX^e siècle, vint en quelque sorte renforcer la domination tutsi. L'Allemagne et ensuite la Belgique eurent recours à l'administration indirecte c'est-à-dire que leur pouvoir colonial s'exerçait par l'intermédiaire des autorités indigènes en place, en l'occurrence le pouvoir central tutsi qui sut exploiter à son avantage les décisions du pouvoir colonial.

Face à ce colonialisme à deux étages, la paysannerie hutu prit progressivement conscience de sa solidarité. Le sentiment d'appartenance à un lignage fit place à l'allégeance de classe et d'ethnie. La mise en évidence des différences ethniques par les Tutsi, qui se prétendaient les seuls aptes à gouverner, et la prise de conscience par les Hutu de leur oppression socioéconomique et de leur servitude politique, enclencha le processus de stratification sociale et ethnique qui devait conduire la paysannerie du Kinyaga à se solidariser avec le mouvement national de libération hutu, qui devait aboutir à la révolution de 1959, et à l'indépendance du Rwanda le premier juillet 1962.

À part quelques naïvetés et le manque de rigueur dans la définition de certains termes, le livre de Madame Newbury apporte une contribution importante à une meilleure compréhension de l'histoire du Rwanda ancien et moderne.

En ce qui concerne ses sources orales, il faut regretter que l'auteur n'ait pas indiqué ses méthodes de vérification de la véracité des témoignages. Dans les années 1970, en effet, la population rwandaise était particulièrement vulnérable aux manipulations verbales. Il ne faisait pas bon alors d'exprimer des idées qui pouvaient sembler contraires aux idéologies républicaines.

Toute vérité n'était pas bonne à dire et les interlocuteurs ne pouvaient fournir que les informations qui leur semblaient ne comporter aucun danger pour leur avenir socio-politique. L'auteur semble avoir tendance à surestimer l'objectivité de ses informateurs.

L'auteur s'en prend aux études des années 1940 et 1950 qui auraient présenté la stratification ethnique et sociale entre Tutsi et Hutu comme si elle existait de temps immémorial. Généralement de facture structuraliste et fonctionnaliste, ces études gelaient, pour ainsi dire, la société rwandaise à un moment précis de son histoire sans pour autant croire que l'état en lequel on la trouvait alors remontait à l'origine. Au contraire, on reconnaissait volontiers que la conquête avait été lente et progressive et qu'elle n'avait jamais été complète. Les études régionales à caractère historique permettent sans doute de mettre en lumière certains aspects particuliers de la société rwandaise, mais il ne faudrait pas s'imaginer que l'on découvre la lune à chaque fois que l'on change de télescope.

À mon avis, l'auteur n'a pas bien compris l'*amakoro y'umuheto*, en en faisant une clientèle de l'arc. Il faut y voir plutôt un impôt de capitation exigé de tous les chefs de lignage et payé à un *ingabo*, chef militaire. Les deux termes, *amakoro* et *ubuhake*, sont d'une telle rigueur sémantique qu'il est impossible de les prendre l'un pour l'autre. Trop de réduction ne produit pas nécessairement plus de clarté.

Enfin, il n'est pas tout à fait exact que la protestation hutu se soit exprimée en termes généraux et non en regard d'institutions ou d'individus spécifiques. Dans les années 1950, les leaders hutu ne cessèrent de réclamer à cor et à cri l'abolition de l'administration indirecte, de la royauté et du conseil des ritualistes, la suppression des redevances et des corvées coutumières (*amakoro* et *ubuletwa*), et des baux de cheptel et de la terre (*guhakwa inka* et *guhakwa ubutaka*), la nationalisation des domaines pastoraux tutsi et le droit à la propriété foncière individuelle, le suffrage universel et l'accès démocratique aux charges de l'État, l'entrée des Hutu dans les écoles secondaires publiques, et l'établissement de foyers sociaux pour les femmes.

Malgré ces quelques imperfections, l'essai de Madame Newbury ne manquera pas d'intéresser les spécialistes du Rwanda aussi bien qu'un large

public soudain éveillé à l'existence de ce petit pays d'Afrique centrale par la couverture médiatique de ses récentes calamités. Car, par son étude spécifique d'une des régions frontalières importantes du Rwanda, l'auteur éclaire en profondeur le long processus de double colonisation qui a conduit le pays à la révolution de 1959 et qui permet de comprendre, en partie seulement et sans jamais les justifier, les épouvantables luttes intercastes qui ont jalonné l'histoire rwandaise des dernières décennies. Un livre que les spécialistes médiatiques du Rwanda feraient bien de lire.

Paul GILROY, *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1993.

By Petra Rethmann

McGill University

In *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Paul Gilroy develops a framework to interrogate the common notion of modernity deeply ingrained in recent debate. Generically, modernity is understood politically and culturally as a European problem, undoubtedly having impact on other parts of the world, intrinsically linked to the Enlightenment and free of gender and race. By contrast, Paul Gilroy is a relentless and creative interrogator of precisely this "common sense" modernity. Invoking the Black Atlantic not only as metaphor but as cultural space, Gilroy examines the political and aesthetic practices that shaped the lives of Blacks across the Atlantic.

Black English and Black Anglo-Americans were caught in the double grip of two great cultural assemblages, the Black world and the modern European context. This ambiguity defines the life-world of Blacks, their literary production, music, political programs, and discourse between Black and European intellectuals, as in the case of Du Bois and Wright. Fluctuation and equivocity signify Black identities, not the unilateral politics of race often appropriated in debates about nationality and authenticity. Simplified versions of ethnicity and nationality turn a blind eye to the complexities, ambiguities and brokenness of Black identities. Gilroy launches a critique against both English and North-American cultural studies programs which show an inclination to cohesion and unidimensionality that streamline notions of iden-

tity. For Paul Gilroy, Blackness is not the critical indicator when talking about Black identity, but only one among others. The intellectual heritage of the Enlightenment and successive disputes over this legacy affect both White and Black culture equally. These disputes generated bifocal cultural forms originated by Blacks and dispersed within structures of feeling. Bifocal, bilingual cultures represent the Atlantic world, the Black Atlantic, where identities are not secure but are flexible, fluctuating and like ships, constantly in motion.

This brings me to Gilroy's second metaphor. Ships sail across the Atlantic transporting not only goods and people but information, news, inventions, and ideas. The Atlantic is a transcultural space that provides constant communication, the exchange of thought, and the barter of sentiments and philosophies. Ships, machines of modernity, are micro-systems of linguistic and political hybridity. Ships sailing to and fro incorporate and embody disclosure and extension. The ship and the sea counterpose the unilateral representation of Blacks in American and English historiography, anthropology, and cultural studies as an exclusive identity and an unfragmented nation. The ship and the sea remain the most important conduit of communication among Blacks and Europeans, superseded only by the appearance of new communicative technologies.

In order to show the liminal space modernity afforded Blacks, Gilroy ponders on literature and music, particularly Frederick Douglass, Toni Morrison, the Fisk Singers, Jimi Hendrix, Leroi Jones, Miles Davis, and Quincy Jones. Frederick Douglass, who had himself had been the son of slaves, belabors in his novels slavery, terror, and bondage. Like Toni Morrison, he is concerned with questions of the political and conscious subject. His pessimistic outlook on the political and cultural predicament of Blacks favors the possibility of death to attain freedom over the continuing condition of inhumanity on which systems of dominance and terror depend. Only a masculinity strong enough to combat enslavement might relieve Blacks from the yoke of oppression. In her treatment of Margaret Garner's story in *Beloved* (1987), Toni Morrison confronts similar issues but in a very different vein. During the flight from their master, Margaret Garner and her family were trapped by the "owners" in the house of a relative. Upon their entry into the house Margaret Garner attempted to kill all three of her children, but could